

## CHAPITRE IV

### L'ARCHIDUC MAXIMILIEN EN ITALIE

L'Italie, presque unifiée par Napoléon I<sup>er</sup> en 1805, avait été démembrée par le traité de Vienne, et les sept états qui la composent en font, dès lors, on l'a dit justement, non pas un pays mais une expression géographique. Dans tous ces états, dont quatre appartiennent à l'Autriche, à son instigation ou avec son approbation, les esprits sont partout condamnés au régime « de la captivité perpétuelle » et de la « prison cellulaire » comme l'écrit un diplomate autrichien. Des sociétés secrètes se forment pour lutter contre la domination étrangère, puis, les patriotes prêchent ouvertement l'unification et la liberté de l'Italie. En 1848, le mécontentement est à son comble, et des soulèvements éclatent à Milan et à Venise au mois de mars. Dès lors, les hostilités se succèdent dans toute l'Italie, la défaite de Novare, en 1849, marque la victoire de l'Autriche, mais en même temps la haine grandit contre elle, accrue encore par les représailles qu'elle exerce particulièrement dans le Lombard-Vénitien. C'est alors que le roi Victor-Emmanuel II, aidé d'un grand ministre, Cavour, travaille à rendre

## EN ITALIE

l'Italie indépendante, en s'alliant avec la France. Six ans après seulement, au congrès de Paris, à la suite d'une entente secrète entre Napoléon III et Cavour, « la question de l'Italie est portée devant le tribunal de l'opinion européenne ».

Maximilien n'ignore pas toutes les difficultés qu'il devra vaincre, s'il veut comme l'en a chargé François-Joseph, « s'informer des besoins du pays, en ce qui concerne son développement intellectuel et matériel et prendre, opportunément, avec fermeté, toutes les dispositions de nature à satisfaire les aspirations et les vœux de la population ».

Il entre à Milan plein d'ardeur et décidé à faire le bonheur du peuple par la libéralité. — Ce n'est pas à tort qu'on lui fait cette réputation de libéralisme qui le précède partout, et maints passages de ses écrits disent cette tendance de son esprit à rejeter tous les principes qui sont en honneur à la cour d'Autriche. Esprit avide de progrès sous toutes les formes, il n'entend, en aucune façon, paraître l'héritier des souverains autoritaires, et il est séduit par les idées de Liberté, d'Égalité, de Fraternité, et autres utopies qui lui nuiront plus tard. Dans ses *Souvenirs*, il écrit : « Louis XIV a, le premier, inventé cette maxime que le prince n'est responsable qu'envers Dieu. Mais Dieu est bien loin de nous et ne parle pas le langage des hommes. Ses arrêts, même lorsqu'on aurait dû y voir des châtiments, ont toujours été interprétés en faveur du Souverain irresponsable. Aussi cette maxime est-elle devenue la pierre d'achoppement du principe monarchique. Il n'y a que ceux qui ne l'ont pas suivie

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et se sont attachés, fermement, au principe du droit, qui se tiennent encore debout. » Il dit encore, et ceci est peut-être mieux observé : « Il faut savoir deviner les désirs des femmes et des peuples, et leur en offrir l'accomplissement comme une surprise, avant qu'ils ne les aient exprimés ; en agissant ainsi on leur est agréable, mais on fait preuve de supériorité, et l'on garde les rênes du gouvernement. » Pourtant s'il voit juste parfois, s'il proclame bien haut que « l'on ne suit que l'homme capable de commander », il n'a pas cette fermeté, cette suite dans les idées, cette continuité dans les actes, qui font d'un homme, un chef. De plus, en Italie, comme au Mexique, plus tard, il aura le malheur de se trouver dans une situation telle, que même un gouvernement fort n'aurait pu, peut-être, l'améliorer. Enfin, dernière cause d'insuccès, quoique François-Joseph ait paru lui donner carte blanche, Maximilien n'a pas reçu de lui tous les pouvoirs, et cette dispersion des forces dirigeantes est néfaste au plus haut degré ; en effet, malgré ces paroles qu'aurait prononcées Cavour : « L'archiduc Maximilien est le seul adversaire que je redoute, il est le seul qui puisse faire avorter l'unité italienne », l'empereur d'Autriche n'a pas acquis une confiance illimitée en son frère, et il redoute toujours les idées, si différentes des siennes, qu'il professe.

Dès son arrivée en Italie, Maximilien se met à l'œuvre avec une ardeur très appréciable. Tout d'abord les habitants de Milan se sentent attirés vers ce jeune prince, qu'on dit libéral, et qui ressemble si peu à tous ces Autrichiens abhorrés qui les ont fait

## EN ITALIE

souffrir. S'étant donné comme règle générale de réconcilier, à force de bonté, les deux peuples ennemis depuis si longtemps, Maximilien se tourne successivement vers toutes les classes de la société, espérant, parce qu'il sait la séduction qui se dégage de lui, conquérir par l'amabilité, l'aristocratie, par sa conversation étincelante, le milieu intellectuel : à quelques exceptions près, on ne répond à ses avances que par la froideur. Maximilien essaie alors de trouver un appui dans le commerce et le peuple. De ce côté, les résultats sont plus satisfaisants ; la bourgeoisie est flattée de l'empressement de Maximilien, qui l'invite aux réceptions officielles, et lui permet de parader à la Cour. On dit que dans un bal, sur 1400 invités, 600 refusèrent, et ceux qui acceptèrent furent, pour la plupart, des marchands de coton, de rubans, de petits commerçants, reconnaissants à Maximilien des dépenses qu'il fait. Il a pour règle, en effet, que « l'avarice chez les princes est un crime, car la foule a toujours conscience que leur trésor est alimenté par la bourse de chacun. Les princes ne doivent être, ajoute-t-il, que des machines à faire circuler l'argent, et c'est un rôle dont on leur sait beaucoup de gré. » Dans le peuple, il s'acquiète, au début, quelques sympathies par des mesures judicieusement choisies, par le bien que lui et sa femme répandent autour d'eux ; il paye même parfois de sa personne, et, durant les inondations qui ravagèrent Pavie et Lodi, il contribua lui-même au sauvetage des habitants.

Malgré tout, la haine qui dort au cœur de tout Italien, ne sera pas longue à se réveiller, et l'on ne

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

verra plus en Maximilien, dès le milieu de l'an 1858, qu'un Autrichien, c'est-à-dire un ennemi. Aucune mesure, du reste, ne pourrait combler le fossé qui s'est creusé ; suivant le mot de Manin, l'Italie ne demande pas que l'Autriche devienne plus humaine, elle demande qu'elle s'en aille. L'Italie a conscience, à présent, qu'elle n'est plus isolée comme par le passé. Cavour a vu que la clé de l'unité italienne est à Paris ; par tous les moyens, il s'est attaché à conquérir Napoléon III. Comptant sur le faible qu'a l'Empereur pour les jolies femmes, il a envoyé à Paris la comtesse de Castiglione : elle n'a réussi que partiellement sa mission de séductrice, l'Empereur ne lui a pas confié de secrets politiques. Ce qui le décidera, c'est au mois de janvier l'attentat d'Orsini contre lui. Dans l'acte criminel de cet Italien, « Napoléon voit un rappel impératif de son serment d'autrefois, de délivrer l'Italie. Il craint maintenant pour sa vie, pour sa femme, pour son fils, pour l'ordre social qu'il a rétabli en France. » Il est résolu à rendre à l'Italie son indépendance, et l'entrevue qu'il a, au mois de juillet, avec Cavour à Plombières, rend définitive une alliance dont les bases, depuis longtemps, avaient été jetées.

Maximilien se rend compte, mieux que tout autre, que les sentiments de Napoléon III ont changé depuis deux ans, lors de son voyage à Paris.

François-Joseph a bien quelque inquiétude causée par les « mauvais tours que lui joue son ami Napoléon », dont l'inconséquence, dit-il, est grande et regrettable, mais, il se contente de recommander à son frère : « une grande vigilance, et une ferme sévérité ». Maximilien

## EN ITALIE

sait que ces mesures seront insuffisantes ; au mois d'avril, il part pour Vienne, voulant exposer clairement la situation à François-Joseph, voulant lui demander aussi de réunir entre ses mains le pouvoir civil et le pouvoir militaire, qui appartient au général Gyulay. Reçu froidement à Vienne, il se trouve en face d'un parti qui ne voit en lui qu'un ambitieux maladroit : on lui reproche de vouloir se tailler un royaume en Italie, on lui reproche une trop grande faiblesse, une folle prodigalité, et on n'oppose à ses demandes, justifiées pour la plupart, que des refus. Aux yeux de l'empereur d'Autriche et de sa coterie, Maximilien est, et ne doit être, que l'exécuteur des mesures prises à Vienne. Découragé, car il sent que tout est perdu, Maximilien retourne à Milan ; dans une lettre datée de juin 1858, il fait part de ses craintes à son beau-père : « Notre gouvernement en Italie, écrit-il, est devenu, sur l'ordre verbal de Napoléon, la cible des journalistes et de la polémique de révolution. Napoléon a besoin d'un point de discorde pour deux raisons : la première, pour éloigner les regards de l'Europe des troubles de la France et de son gouvernement despotique, et la seconde, pour avoir au moment du danger, qui peut malheureusement arriver à chaque instant, une raison populaire et révolutionnaire pour une guerre. Il a choisi la question italienne, comme il me semble, pour deux raisons : premièrement, parce qu'il hait l'Autriche, par tradition bonapartiste, et la combat sur les champs de bataille de l'Italie, secondement, parce que, de par ses tristes alliances passées, il sait combien intéressante était pour l'Angleterre

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

cette question capitale de la révolution sur le continent. »

De jour en jour la situation empire ; ni Maximilien, ni Charlotte, ne peuvent désormais se montrer au peuple sans être en proie à des quolibets ou à des insultes. L'archiduchesse Sophie, envers laquelle Maximilien montrera jusqu'au dernier moment une confiance, une tendresse infinies, reçoit une lettre de son fils qui montre bien ses sentiments : « Il n'y a qu'une voix par tout le pays, dit-il, celle de l'indignation et de la désapprobation vis-à-vis de laquelle je suis seul et impuissant. Je ne crains, rien car ce n'est pas la coutume des Habsbourgs d'avoir peur, mais j'ai honte, et je me tais... Si cela continue ainsi, je songerais bientôt à envoyer Charlotte chez son père à Bruxelles. En effet, je n'ai pas l'intention de la sacrifier à la faiblesse et à la perplexité, et là où il y a du danger, des jeunes femmes sans expérience n'ont rien à faire... Tout le monde autour de moi a perdu la tête et le courage, et quelquefois je me demande si ma conscience me permet d'obéir aveuglément aux ordres de Vienne. Radetzky avait désobéi, par fidélité, et on lui élève, avec raison, des monuments de reconnaissance... » Maximilien avait vu juste, et devant le danger croissant, dès le mois de janvier 1859, Charlotte quitte Milan. Un mot de Maximilien à son beau-père l'avertit du péril qui devient redoutable. « Ne pas savoir comment finira la soirée, se sentir environné d'ennemis, être dans une perpétuelle angoisse, craindre les outrages pour sa femme, ne pas être certain si on ne sera pas sifflé au théâtre, si on rentrera

## EN ITALIE

vivant de la promenade, c'est effroyable. » En même temps, Maximilien fait expédier hors l'Italie tout ce qui est en sa possession, isolé dans le vaste palais de Milan, il se confie encore à sa mère : « Me voici donc banni ici et seul comme un ermite... Autour de moi, le carnaval danse et fait du tapage, chez moi, c'est le silence du carême... Je suis le prophète bafoué qui doit déguster morceau par morceau ce qu'il a prédit, mot par mot, aux oreilles des sourds, et contre lequel maintenant on voudrait se venger en disant qu'il a, par de fausses informations, ou une douce bonté, provoqué le désastre... Le monde est curieux, il oublie totalement que le pauvre prophète a demandé avec instances, et depuis longtemps, ce qu'on fait maintenant dans l'angoisse de la mort. Malgré les sarcasmes auxquels je m'attendais, et malgré les calomnies, je reste tranquillement à mon poste. Dans le danger, je ne rebrousse pas chemin... Là où l'incendie fait rage je me dévoue jusqu'au dernier moment, dussé-je être au milieu des flammes... » Maximilien ne consent pas à abandonner ce poste plein de dangers, mais on le force de Vienne à le quitter.

Les événements se précipitent. Tandis que le Piémont prend, de plus en plus, une attitude belliqueuse, que l'Autriche envoie à Milan un renfort de troupes, le général Gyulay arrive de Vérone, avec une lettre de l'Empereur à Maximilien, ainsi conçue : « J'ai dû réunir dans une seule main l'autorité civile et militaire, dans le royaume lombardo-vénitien, et je me suis décidé à vous relever, jusqu'à nouvel ordre, des fonctions de gouverneur général, que vous avez remplies

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

avec le plus grand dévouement, la plus grande prudence, et de confier ces fonctions au feld-zeugmeister, comte Gyulay, comme chef du commandement général du pays. » Dès le lendemain, devant cette disgrâce qu'on n'a même pas cherché à déguiser, Maximilien quitte Milan et reprend ses fonctions dans la marine, non plus comme commandant en chef, mais, humiliation ajoutée aux autres, sous les ordres du feld-maréchal Aleman, qui lui est inférieur en grade. En tant qu'amiral de la flotte autrichienne Maximilien n'a, en effet, pas été plus heureux. Ses suggestions n'ont été accueillies à Vienne que par le mépris, il a pu écrire un jour : « Louais-je quelqu'un, on ne l'a presque jamais pris en considération ; éloignais-je quelqu'un, on n'a pas manqué de le favoriser visiblement. » Le jeune archiduc ne peut que dévorer en silence ses chagrins « de voir ses œuvres détruites dans leur germe » et il suit avec tristesse les événements.

Le 23 avril, François-Joseph a sommé Victor-Emmanuel de désarmer sous trois jours, et devant le refus du Roi, le 29 avril, le général Gyulay a franchi le Tessin à la tête de 17.000 hommes. Le rôle dévolu à Maximilien, durant cette guerre est presque inexistant ; il est chargé de commander les quelques misérables vaisseaux qui sont à Venise, et il voit, avec douleur, les armées françaises et italiennes aller de succès en succès : Palestro, Turbigo, Magenta, Solférino, quatre noms qui, pour lui, évoqueront toujours le commencement de la « décadence de la monarchie autrichienne ; jadis si forte, et qui s'enlise de plus en plus ». L'élan des troupes françaises est tout à coup brisé par ordre

## EN ITALIE

supérieur, Napoléon III a résolu de faire la paix avec l'Autriche, pour maintes raisons, et surtout parce que la Prusse, ne se souvenant plus sans doute, qu'elle avait promis une neutralité bienveillante, commence à mobiliser sur le Rhin. L'empereur des Français ne veut pas, et à bon escient, courir les risques d'une guerre double. A Villafranca, l'armistice est signé, et si l'Autriche est privé de la Lombardie, elle garde, grâce à cet arrêt, la Vénétie. Napoléon III propose à François-Joseph d'en faire un royaume indépendant que gouvernera Maximilien ; il ne reçoit qu'un refus formel.

A partir de 1859, si le jeune archiduc conserve son titre d'amiral, l'empereur d'Autriche ne veut à aucun prix qu'il joue même un semblant d'un rôle politique dans l'Empire.

Pour s'éloigner, le plus possible, de la Cour impériale, et de tous ceux qui voient en lui l'auteur de beaucoup de désastres (ne va-t-on pas jusqu'à l'accuser d'avoir favorisé le parti de la Révolution et Cavour !), après un séjour de quelques semaines à Ischl, lui et sa femme partent pour Miramar à une lieue de Trieste.

## CHAPITRE V

### L'ARCHIDUC MAXIMILIEN A MIRAMAR

Même lorsqu'on n'est pas, comme l'était Maximilien, un admirateur fervent de la nature, même lorsqu'on n'éprouve pas comme lui, marin avant tout, devant l'océan ce sentiment indéfinissable qui rend l'âme vibrante, on ne peut manquer d'être saisi par toute la beauté qui se dégage de Miramar. Durant l'année 1854, alors que Maximilien s'était établi à Trieste, il aimait faire, en canot, de longues promenades solitaires ; souvent, lorsque la tempête faisait rage, il partait, ne se souciant pas du péril. Un jour que le vent soufflait avec force, son embarcation fut emportée au delà du cap de Grignano ; un calme intense régnait là, la mer était sans ride, Maximilien, conquis par la splendeur du lieu, décida d'y faire construire un château, en même temps qu'il fit aménager une maison rustique. En 1859, seule cette demeure étant achevée, lui et sa femme allèrent s'y installer pendant quelques semaines. « Dans ce grand chalet tapissé de chèvre-feuilles et enguirlandé de vigne folle, entouré de bosquets de camélias et de lauriers-roses » ils essayèrent d'oublier les déceptions sans nombre qu'ils avaient

## A MIRAMAR

déjà subies. Puis, le château de Miramar étant terminé, ils s'installèrent dans cette demeure grandiose, qui excita, dit-on, bien des jalousies à Vienne. Bâti sur un promontoire qui avance dans la mer de façon pittoresque, ce château, où l'on accède par de grands escaliers de marbre, semble, avec ses tours crénelées et sa construction massive, une demeure étrange et mystérieuse. Dès qu'on entre à l'intérieur du château, un spectacle absolument charmeur séduit. Les appartements de Maximilien sont particulièrement beaux, par la vue superbe qu'on en a sur le golfe de Trieste ; son âme de marin se révèle là encore ; il a voulu qu'on fasse de sa chambre et de son cabinet de travail la réplique exacte des cabines qu'il occupait sur sa frégate *la Novara*. Une immense bibliothèque remplie de livres de science et d'art, des bustes de Dante, de Goethe, de Shakespeare. Partout des terrasses, des logements, d'où l'on voit les jardins emplis d'essences rares, de plantes exotiques que l'on a su, à force de soins, acclimater sur le sol de Miramar. L'on regarde, ravi, la gamme étincelante des tamaris, des baobabs, des cocotiers, des cactus et des figuiers ; il y a des parterres d'une richesse de tons si éclatants qu'on les dirait semés de pierreries et brodés comme des chasubles ; des charmilles s'ouvrent sur la mer, semblables à des grottes de nymphes, des bassins, étoilés de lotus, mettent de grands miroirs au milieu des pelouses et, détachant leur blancheur sur les massifs noirs, quelques statues mythologiques réchauffent leur nudité divine au soleil. Devant ce spectacle, que baigne la lumière, incomparablement belle, propre au pays de soleil, et

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

qui donne à tout un aspect irréel, on comprend que Maximilien ait aimé, entre tous, cet endroit féérique.

C'est à Miramar, partageant ses journées entre l'étude et la rêverie, qu'il écrit la plupart de ses œuvres. Tout d'abord, aimant toujours autant sa patrie, il s'adonne à un projet immense de réorganisation de la marine autrichienne ; il écrit de nombreuses brochures que justifie la décadence de la flotte mais qui contribuent à accroître envers lui la méfiance de la Cour impériale. A d'autres moments, il se livre devant la mer dont il aime la « sublime immensité », à l'inspiration, et il écrit, pendant les cinq années qui suivent, les meilleures de ses œuvres, en prose ou en vers. Ce n'est pas à tort qu'on lui reconnaît un réel talent d'écrivain ; certaines de ses pages valent, par la finesse, la sensibilité, le langage imagé, celles des grands écrivains ; il a surtout le don de faire d'exquises descriptions, et l'on s'imagine, à le lire, connaître ces pays qu'il a vus, et qui l'ont conquis. De Madère, par exemple, il écrit ces lignes qui ne sont pas sans charmes : « Devant moi, à mes yeux émerveillés, une île enchantée sortit des flots, ruisselante des rayons d'un soleil tropical. La mer était transparente et azurée, l'air imprégné de parfums enivrants. Des collines basaltiques, aux teintes violettes, s'élevaient au milieu de bouquets d'arbres, dont le feuillage vert foncé avait toutes les énergies printanières. C'était un tableau d'une céleste pureté. Il me semblait que mon âme, douée d'yeux invisibles, pénétrait de part en part la suave limpidité de cette lumière dorée et douce. Je pressentais un monde

## A MIRAMAR

nouveau, un paradis... » Il a pour parler de la nature, qu'il aime à la manière des romantiques, des images pleines de poésie ; les palmiers sont pour lui : « des fées issues du songe de quelque dieu », leurs feuilles flexibles lui font songer à la « danse des grâces »... Il faut citer aussi, dans un autre ordre d'idées, cette page qu'il écrivit, après un corrida à Séville, et dans laquelle on croirait être en face d'un véritable homme d'action ... « je ne cherche pas à le nier, j'aime les anciens temps, non pas ceux du siècle dernier où, dans le nimbe de la poudre et du fard, au milieu des fades et languoureuses idylles, à travers les prés fleuris on s'avavançait, en roucoulant, vers le béant abîme ; non, mais les temps de nos vieux ancêtres, où l'esprit chevaleresque se développait dans les tournois ; où les femmes étaient fortes, ne demandaient pas un flacon d'odeur, et ne feignaient pas de s'évanouir pour une goutte de sang répandu, où l'on chassait le sanglier et l'ours en pleine forêt, et non, comme aujourd'hui, derrière des barricades. Ces temps ont enfanté une race énergique. Et nous, que nous est-il resté des divertissements virils de nos pères ? La chasse peut-être ? Hélas, pas même la chasse ! C'est pourquoi si la corrida espagnole suscite les passions violentes et sauvages, qui sont au fond de la nature humaine, elle développe aussi le courage et l'énergie. Celui qui prend à ce spectacle un plaisir enthousiaste ne manquera pas de cœur pour d'autres choses plus importantes, et, tout au moins, il ne s'énervera pas dans une mortelle apathie... »

Les pensées de Maximilien concernant la philosophie,

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

la vie ou la mort, ne sont pas très élevées ; sauf quelques réflexions, on sent que son esprit, plus étendu que profond, est mieux à l'aise dans le domaine de la poésie ou de l'imagination ; il faut citer cependant ces quelques lignes qui émeuvent, lorsqu'on songe au sort tragique qui l'attend : « On voit, au musée de Florence, les portraits de Charles et d'Henriette d'Angleterre, en vêtements de deuil, tristes et aimables, mélancoliques et malheureux. L'avenir a répandu comme un voile sur les traits sérieux de Charles. Il fut une victime de l'ordre le plus élevé et qui n'eut que le tort de se soumettre à sa destinée avec trop de résignation et de douceur. Il pécha par faiblesse. Il a dû être infiniment gracieux, et moins raide que Louis XVI. Il a été donné à tous deux, sinon de vivre, au moins de mourir énergiquement. Pourquoi faut-il que leurs femmes aient été si séduisantes et si belles ? Pourquoi faut-il que ce qui est tendre et exquis soit toujours froissé et brisé ?... »

Pendant que Maximilien est ainsi plongé dans la rêverie ou dans l'étude, ne néglige-t-il pas le bonheur de sa jeune et jolie épouse ?

Il est très difficile de savoir où est la vérité quant à ce sujet. Si l'on s'en réfère aux lettres que Charlotte envoie à la comtesse d'Hulst, elle trouve chaque jour Maximilien plus admirable : « Si le monde reprend un jour son assiette, le jour viendra, je le crois, sans me laisser aller à aucune idée d'ambition, où l'archiduc sera de nouveau placé dans une position élevée, je veux dire, où il aura à gouverner car il a été créé pour cela, et doué par la Providence de tout ce qui

## A MIRAMAR

rendra les peuples heureux, et il me semble impossible que ces dons restent enfouis à jamais, après n'avoir brillé que pendant trois ans à peine... » Il est compréhensible qu'éprouvant de tels sentiments pour son mari, dans toutes ces lettres à cette époque, Charlotte fasse de la vie qu'elle mène à Miramar un tableau enchanteur, mais elle écrira, plus tard, de Mexico, qu'elle préfère cent fois : « une position qui offre de l'activité et des devoirs, même des difficultés, à contempler la mer sur un rocher jusqu'à l'âge de soixante-dix ans... » Lorsqu'on sait l'ambition qui l'anime, et l'idée très haute qu'elle a des devoirs des princes, on sent que cette existence contemplative ne peut lui plaire longtemps. En outre, Charlotte est portée par sa nature, à mépriser toutes les réalités de la vie, elle s'est fait du mariage une conception en quelque sorte mystique, et, lorsqu'elle a épousé Maximilien, ses seize ans ont vu en lui un être d'élite, détaché, comme elle, des biens de la terre ; or, l'archiduc est, non seulement, un être jeune, et prêt à jouir de la vie, entièrement mais, encore, c'est un enfant de Vienne, c'est un admirateur fervent de la beauté féminine, et très probablement, il n'est fidèle que jusqu'à une certaine limite... Le secrétaire particulier de Maximilien a raconté les confidences que lui avait faites Antoine Grill, valet de chambre de l'archiduc, d'après lesquelles « certain voyage à Vienne des jeunes époux avait ruiné l'union conjugale... Depuis cette date, si la concorde et l'amour paraissent encore exister officiellement, dans l'intimité affection et confiance s'étaient évanouies... Il semblait probant que quelque

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

infidélité de l'archiduc était parvenue à sa femme, et que celle-ci, blessée dans son âme hautaine et sa susceptibilité de femme, tout en écartant le scandale, s'était résolue à adopter les règles de conduite qu'elle tint désormais. » Au reste, sans compter qu'il est pénible de s'attacher à dévoiler un secret que tous deux ont voulu garder, quoi qu'en dise Antoine Grill, il n'y a jamais eu entre Maximilien et Charlotte cette séparation complète qu'il laisse entrevoir. Il est incontestable que Maximilien a gardé, jusqu'à ses derniers moments, pour Charlotte dont il a toujours subi l'influence, un sentiment très marqué de tendre admiration, qu'elle aimait sentir monter vers elle. A examiner les circonstances, il semble que ce soit pendant leur séjour à Miramar qu'il y ait eu entre eux des dissentiments et que leur départ pour le Mexique plus tard les ait rapprochés.

Bien que Miramar soit pour Maximilien un lieu plein de charmes, il « est toujours attiré par le lointain, l'inconnu », et il aime trop la mer pour rester longtemps sans la parcourir. Aussi, en 1859, dès que l'hiver arrive, part-il, avec Charlotte, sur sa frégate, fuyant le froid dont il a horreur ; il s'embarque pour entreprendre sur la *Novara* le tour du monde ; mais bientôt, soit que l'archiduchesse soit tombée malade, soit qu'elle ait craint la longueur du voyage, il continue seul sa croisière. Il écrit, à Funchal, où est morte sa première fiancée, une page, pour le moins étrange et qui, mieux que les confidences d'un valet de chambre, dépeint l'état d'esprit de Maximilien : « Je revois avec tristesse, écrit-il, la vallée de Machico, et l'aimable

## A MIRAMAR

Santa-Cruz, où il y a sept ans, nous avons vécu de si doux moments. Sept ans remplis de joies, féconds en épreuves et en désillusions amères. Fidèle à ma parole, je reviens chercher sur les flots de l'océan, un repos que l'Europe chancelante ne peut plus donner à mon âme agitée. Mais une mélancolie profonde me saisit quand je compare les deux époques. Il y a sept ans, je m'éveillais à la vie, et je marchais allègrement vers l'avenir ; aujourd'hui je ressens déjà la fatigue ; mes épaules ne sont plus libres et légères, elles ont à porter le fardeau d'un passé amer... C'est ici que mourut, le 4 février 1853 la fille unique de l'impératrice du Brésil : créature accomplie, elle a quitté ce monde imparfait, comme un pur ange de lumière, pour remonter au ciel, sa vraie patrie. De l'hôpital, fondé par une mère infortunée en souvenir de sa fille, je me rendis non loin de là, à la maison où l'ange amèrement pleuré a quitté la terre, et je demeurais longtemps abîmé dans des pensées de tristesse et de deuil... » De Madère, il part pour le Brésil, où il est reçu très cordialement, et trois mois après, ne réalisant pas son projet de faire le tour du monde, il revient en Europe.

Avant de retourner à Miramar, il va passer quelques jours à Vienne, et l'état de l'Autriche l'emplit de désespoir : « J'ai trouvé la situation de ce pauvre pays, écrit-il en avril 1860, comme je m'y attendais, sombre et confuse. La pourriture d'un côté, et la fermentation de l'autre, sont de plus en plus fortes et effrayantes. Comme au temps de Louis XVI, il n'y a qu'inactivité et perplexité. On ne comprend pas

## MAXIMILIEN D'AUTRICHE

la situation, et on ne veut pas la comprendre. De tous les côtés, on se bouscule, on s'agite, et, par contre, les oreilles et les yeux se ferment de plus en plus... » A la fin de 1860, Charlotte et lui sont de retour à Miramar, et la vie reprend, calme, quelque peu fastidieuse. Avoir au cœur le désir d'employer utilement sa jeunesse, désirer faire sur terre œuvre durable, et ne pouvoir que rêver, est pénible bien souvent, et pour Maximilien dont les vues ne sont pas très nettes, et plus encore pour Charlotte dont l'ambition est moins chimérique. En Autriche Maximilien est désormais, de par la volonté de l'Empereur, condamné à une existence sans utilité. Tandis que les mois s'écoulent, tous deux se lamentent d'être obligés de mener une vie si peu en rapport avec leurs goûts. C'est alors que le trône du Mexique leur est offert.

## CHAPITRE VI

### VERS LA CANDIDATURE MEXICAINE

Il est peut-être utile de rappeler brièvement l'état du Mexique en 1860 et son histoire avant cette date. Lorsque le hardi conquistador espagnol Cortez le découvrit en 1519, il jouissait d'une situation prospère, sous la dynastie astèque des Montézuma, mais l'Espagne ne sut pas donner à sa nouvelle colonie le gouvernement qui lui convenait. Négligeant les traditions et les coutumes mexicaines, elle s'imposa par la violence, et le résultat ne se fit pas attendre. Tout de suite contre l'Espagne un parti se forma, qui voulut secouer la domination étrangère ; plus fort d'années en années, il faut cependant attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que le Mexique se débarrasse de la tutelle espagnole, et proclame, en 1821, son indépendance. Un ancien lieutenant de Ferdinand VII, Iturbide, fut élu Empereur, sous le nom d'Augustin I<sup>er</sup> ; un an après, une révolution le renversait ; la République était proclamée, une constitution promulguée, qui établit, entre autres, le suffrage universel, et la nationalisation des biens du clergé. Cette République ne fit que précipiter vers la décadence un pays que